Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 3

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: Lavanchy-Clarke, F.-H.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-194081

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

dans la condition d'une ouvrière, d'une paysanne, amoureuses de leur intérieur, y consacrant le peu d'heures dont elles disposent avec intelligence, avec ordre, ayant l'attrait du ménage propre et bien tenu, attirant, gardant, retenant l'homme auprès des enfants, le rendant fier de son *home* vis-à-vis de ses semblables moins bien partagés que lui ?

Pour une femme d'intérieur tout devient utile ou plutôt utilisable. Chez le peuple, l'aisance s'accroît ; chez la bourgeoise qui a le goût de sa maison, la fortune s'augmente. La famille qui compte des femmes d'intérieur prend plaisir aux réunions et le bonheur naît, se continue et se conserve dans des milieux qui bénéficient de toutes les joies qu'apportent les deux grandes vertus de la société et de l'individu : l'utilisation des ressources et la stabilité des goûts.

Associée de l'époux, réalisant l'idéal de l'union conjugale, la femme de plus en plus doit prendre sa part du labeur commun, des responsabilités du compagnon de sa vie. Ses facultés ne sont point identiques à celles de l'homme, mais elles sont égales, parce qu'elles sont complémentaires et réalisent le beau mot social d'équivalence.

Soit associée, soit favorite, la femme doit choisir entre les deux termes, car c'est être favorite qu'être oisive à l'intérieur, qu'être inutile, et rien qu'un objet de luxe. La femme inutile n'est jamais une compagne, jamais une épouse ; elle est une maîtresse légitime, voilà tout !

Que dans la mesure de son intelligence, de son instruction, de son courage, la femme fasse de son intérieur un modèle, qu'elle s'y applique. Le peu de temps dont elle dispose dans toutes les situations qu'elle occupe, à travers toutes les exigences qui l'oppriment ou la sollicitent, qu'elle le consacre à l'ordre intérieur. Qu'elle embellisse le nid des enfants, la demeure de l'époux ; alors lui-même, à son tour, songera à consulter sur ses affaires celle qui sait ordonner et administrer.

La joie que donne un intérieur soigné, ayant toutes choses classées, retrouvables et utilisées, est plus complète qu'on ne croit pour tous les hommes, fussent-ils désordonnés eux-mêmes. Il y a là une œuvre qui n'a rien d'inférieur, comme beaucoup de femmes se l'imaginent, et l'une de mes fiertés a toujours été d'être ce qu'on appelle en France une « femme de ménage ».

Paris, le 15 janvier 1894.

Monsieur le rédacteur du *Conteur vaudois*, Lausanne.

Monsieur,

On me communique le n° 2 du *Conteur vaudois*, et je m'empresse de prier un de mes correspondants de Lausanne de vous faire lire les lettres échangées à propos du singe de Lutry.

Et, puisqu'aux légendes anciennes — dont on retrouve si difficilement l'explication — on se montre si empressé d'en ajouter une nouvelle, je me propose de faire déposer aux archives de Lutry une copie notariée, sur parchemin, de cette correspondance et de celle échangée avec l'Etat vaudois à propos de la loi sur les petits oignons.

Les lecteurs du *Conteur vaudois* de 2894 pourront ainsi être plus facilement renseignés sur le singe de Lutry que ceux d'aujourd'hui et avec non moins d'intérêt.

Je serais bien ingrat si je ne vous remerciais de l'excellente réclame que vous faites au « Sunlight Soap » dans cette chronique.

J'en profiterai pour vous permettre de réparer une erreur qui s'est glissée dans ce même numéro du *Conteur*. Le moyen indiqué pour nettoyer le vernis des portes est dangereux.

Le « Sunlight Savon » étant absolument neutre et ne contenant ni potasse ni alcali à l'état libre, lave, sans risquer de les détériorer, les peintures les plus délicates.

Je vous enverrai donc une autre recette, que vous voudrez bien insérer comme annonce dans un de vos prochains numéros.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

F.-H. LAVANCHY-CLARKE.

La mère de Napoléon.

On sait qu'on donne actuellement au théâtre de la Porte-Saint-Martin, à Paris, une grande pièce en 6 actes et 50 tableaux, intitulée **Napoléon**, et au cours de laquelle on voit se dérouler toute l'épopée impériale. C'est à propos de ce spectacle, qui fait courir tout Paris depuis quelques semaines et qui vient de remettre en mémoire tout ce qui a trait à la vie du grand conquérant, que M. P. Ginisty raconte, dans le *XIXe Siècle*, l'émouvante histoire qu'on va lire :

L'automne de 1819 commence. Dans le palais Falconière, à Rome, en une de ces vastes chambres où un feu ardent ne peut parvenir à chasser l'humidité des murailles trop hautes et longtemps délabrées, la mère de Napoléon est assise sur un canapé et, bien que sa vue se soit affaiblie, et que d'épais rideaux ne laissent pénétrer qu'un faible jour, elle file au fuseau, machinalement, selon son habitude. Elle a renvoyé sa lectrice, elle est seule, absorbée dans ses pensées douloureuses, songeant à l'exilé, qu'il ne lui a pas été permis de rejoindre, qu'elle sait malade, dont le docteur O'Meara, revenant de Sainte-Hélène, n'a pu lui cacher l'état inquiétant.

Elle songe à son abandon, là-bas, dans l'île funeste, au vide effroyable, maintenant, de l'existence de ce dominateur d'hommes, à la fièvre d'ennui qui le ronge. C'est depuis qu'il est tombé, le héros, qu'elle se sent deux fois mère. Les frères de Napoléon, ses sœurs, sa femme, tous ceux qui furent associés à sa prodigieuse fortune, l'ont tous plus ou moins trahi, ou se sont fait une autre existence. Elle, elle lui est pieusement fidèle. Pourquoi l'Europe n'a-t-elle point consenti à ce que, elle, la mère de toutes les douleurs, comme elle s'appelle, elle aille donner ses soins au captif ? Quels dangers y eût-il eu, pour les souverains, à ce qu'une vieille femme, si faible, à présent, comme elle est, assiste son fils sur le rocher où il s'éteint ? N'a-t-elle pas offert de partir seule, toute seule, malgré son âge, et y avait-il là une apparence de complot pour délivrer l'exilé ?

Dans les immenses corridors du palais, le vent s'engouffre et ses sifflements sinistres retentissent jusqu'à la chambre de Mme Lœtizia. La vieille Corse a des frémissements soudains, et, dans cette plainte continue du vent, elle voit de redoutables présages.

Sur une table, près d'elle, traîne le brouillon d'une lettre. Elle l'a écrite, tout à l'heure, la destinant à l'empereur d'Autriche, en son français incorrect, qu'on devra corriger. Mais elle y a mis toute son âme : « Ne rendez point inutile la démarche d'une mère qui réclame contre la longue cruauté exercée contre son fils... L'empereur Napoléon est infirme, il n'est plus à redouter... Sire, je suis mère et la vie de mon fils m'est plus chère que ma propre vie... » Et ce mot de « mère » revient avec insistance, jaillit du cœur, jusque dans la dernière ligne qui précède sa signature : « Une mère affligée au-delà de toute expression. »

Mais cette lettre, l'enverra-t-elle ? A quoi bon ? N'en a-t-elle pas écrit déjà dix semblables, sans qu'elle ait pu éveiller la pitié de ces souverains, qui n'ont pas eu la victoire magnanime, qui semblent trembler encore au souvenir de leur ancien vainqueur ?... A quoi bon, en effet ? A ses suppliques, on n'a même pas répondu !

Et elle s'absorbe, plus profondément, dans sa poignante rêverie... Oh ! cette mort lente, ce supplice raffiné qu'*ils* ont imaginé pour son fils, cette fin misérable qu'on lui prépare ! Et dans sa fierté, c'est de cela surtout que se révolte la mère de Napoléon. Comment, après la chute du Titan, la terre tourne-t-elle encore ; comment le monde n'est-il pas arrêté ? Est-il possible que cette effroyable agonie se prolonge ainsi ?

Or, voici qu'on frappe à la porte, et ces petits coups trahissent l'agitation de celui qui se présente. Le chevalier Colonna, chambellan de Madame, paraît. Son trouble est extrême, il hésite à parler, il porte la main à son cou, entouré d'une haute cravate, comme s'il suffoquait.

Madame mère le regarde. Elle est si blême, d'habitude, qu'elle ne peut plus pâlir.

— Votre Altesse Impériale ne doit pas croire encore... Ce ne sont que des rumeurs qui courent...

— Qu'est-ce donc ?

— Une lettre d'un marin, le capitaine Freycinet... Mais cela est impossible, il a dû être abusé !...

Ce chevalier Colonna rencontre les yeux de Madame, qui, par moment, retrouvent leur feu d'autrefois. Ils commandent le récit de la nouvelle, sans ménagements. La mère de Napoléon n'est-elle pas préparée au malheur, quel qu'il soit ?

Alors, le chevalier rapporte l'étrange bruit qui s'est répandu, auquel il hésite encore à ajouter foi. Une catastrophe inouïe... comme une protestation de la nature elle-même contre le lent martyr du héros déchu... Un tremblement de terre aurait déchiré l'île de Sainte-Hélène, qui se serait engloutie dans les flots, emportant dans l'abîme le héros avec la victoire.